

ricur sur des bases durables, c'est de connaître ses devoirs envers son mari. Le point de départ est important. Le premier des devoirs devrait être de se conformer aux circonstances. Un couple modèle et qui ne peut manquer d'être heureux est celui qui commence modestement et qui monte graduellement, comme presque tous ceux qui aujourd'hui sont arrivés aux plus hautes positions sociales.

La jeune épouse peut, par son économie et ses conseils, secourir puissamment son mari dans les efforts qu'il doit faire pour s'assurer un avenir honorable. Mais si au lieu d'avoir dans sa compagnie un ami qui l'aide, il ne trouve qu'un ennemi qui conspire contre sa position, en le ruinant, comment peut-il parvenir? La femme peut faire beaucoup pour le succès de son mari; elle peut lui faire aussi bien du tort et s'en à faire elle-même. Celle qui réfléchit le comprend.

Toutes ne réfléchissent pas malheureusement; mais d'un autre côté, il y en a qui sont des trésors précieux pour leur mari et pour la société dont elles sont le plus bel ornement. Bien des jeunes filles peuvent être de celles-là, si elles le veulent.

ROMÉO.

CAUSERIE.

—Ne me parlez pas, je suis furieux!

—Mais enfin qu'est-ce que vous avez donc aujourd'hui, Touchatout, vous qui êtes toujours de si bonne humeur?

—Ce que j'ai, ce que j'ai? La belle affaire! J'ai que je suis furieux et que je veux rester furieux!

—Est-ce que Maud vous aurait décoché quelque compliment au gros sel?

—Maud? Il s'agit bien d'elle... au fait, oui, je suis furieux contre elle, j'ai fait provision de haine contre les femmes et comme elle est femme, rousse et spirituelle, je lui en veux triplement!

—Comment Touchatout, vous... haïr les femmes, mais vous n'y pensez pas?

—J'ai mes raisons pour cela.

—Et ces raisons sont bien graves?

—Excessivement graves... Les aimez-vous les femmes, vous?

—Quelquefois.

—Comment quelquefois?

—Quand elles savent causer et qu'elles sont gentilles.

—Gourmand!

—J'ai plus que vous.

—Dites-moi, vous aimez une jeune fille, je le sais; vous lui faites la cour assidûment, tout le monde le sait, votre tailleur et votre fleuriste vous ont ouvert un crédit illimité: il faut que vous soyez toujours bien mis et qu'elle ait des fleurs... eh bien! mon ami, vous êtes un nigaud!

—Merci!

—Vous me remercierez tout à l'heure. Moi aussi j'aimais une jeune fille, moi aussi j'étais un nigaud, tout cela est changé.

—En êtes-vous bien sûr?

—Drôle de question!... Pourtant, vous m'avez l'air d'un bon garçon et je ne veux pas vous faire languir davantage. Écoutez mon histoire et tâchez d'en tirer une morale.

Vous savez que j'ai trente-et-un ans; si j'étais femme, je pourrais, d'après Balzac, me considérer comme étant en pleine maturité, mais comme j'appartiens au sexe fort, je ne suis encore qu'un blanc-bec, Maud me l'a laissé comprendre. Or, je travaille dur toute la semaine et m'ennuie ferme le dimanche. Ma vie est d'une unifor-

mité désespérante, la poste m'absorbe pendant six jours, et le septième, après la grand'messe et les Vêpres, je n'ai plus rien; Maud le sait. Et mes soirées? Ne m'en parlez pas. Ma pipe—une fidèle, celle-là—me tient compagnie; je lis, je travaille. La pipe et le travail, le travail et la pipe; c'est vraiment désespérant. Jamais une petite voix bien douce ne me dit: Touchatout, veux-tu tes pantoufles?... Vous comprenez, mon cher ami, que dans un cas aussi désespéré que le mien il ne me restait plus qu'une ressource: prendre femme. C'est ce que j'ai essayé de faire.

Elle n'était ni trop grande ni trop petite: brune comme une aile de corbeau, ses cheveux tout frisés sur le front donnaient à son charmant visage un adorable air mutin qui me réjouissait le cœur. Avec cela une taille!... et des petits pieds!... La pantoufle de Cendrillon n'aurait été qu'un sabot à côté du soulier de ma belle! Vous dirais-je qu'elle n'avait que vingt ans et qu'elle paraissait m'aimer?

Ah! comme je l'adorais: ma Joséphine! Quand je la voyais, il me semblait que je n'étais plus le même homme; je trouvais toutes sortes de belles choses à lui dire, moi qui suis généralement peu causeur, et quand elle se mettait au piano et chantait sa barcarolle favorite, comme chaque accent de sa voix, comme chaque note résonnait dans mon cœur!

Que de longues soirées j'ai passé ainsi près de cette belle enfant. La maman me disait souvent: M. Touchatout vous maigrissez, qu'est-ce que vous avez donc?—La pauvre chère dame, me demande ce que j'avais! Est-ce que les yeux ne l'indiquent pas clairement quand on se meurt d'amour?

Ce bonheur là dura trois mois. J'ai fait des dettes chez mon tailleur—mais je ne les paierai pas, je suis employé du gouvernement—je n'ai jamais été aussi bien mis que pendant ces trois mois d'amour! J'ai dépensé des sommes folles pour des bouquets; je connais maintenant le nom de toutes les fleurs rares!

Hier soir, écoutez bien cher ami, il y avait grande soirée chez le père de Joséphine. Nécessairement, j'étais un des invités; on a causé, on a chanté, on a dansé, on a joué du piano, hélas! Il y avait là un grand jeune homme blond, à la tête pâle et mélancolique, une vraie tête de poète. Chacun lui parlait à voix basse, il avait l'air de recevoir des compliments, des félicitations; cette figure-là ne me plût pas. D'abord je n'avais d'yeux que pour ma Joséphine. Il fallait la voir voltiger de groupe en groupe, dire un mot aimable aux uns, faire un gracieux sourire aux autres!

Au souper—car on a la bonne habitude, en cette maison, de ne pas laisser mourir de faim les invités—je fus de la première tournée; le jeune homme blond étant resté au salon, ma bonne humeur me revint. Et puis, j'étais à côté d'elle! Quelles minutes, mon cher! Elle babillait, riait, jetait un franc éclat de rire, tout cela avec une simplicité, une grâce!... Au dessert elle se mit à ouvrir des papillotes, des mottos, elle me passait les devises, toutes plus stupides les unes que les autres.

Aimons-nous pendant de longs jours

Aimons-nous, aimons-nous toujours!

ou bien

La femme cet oiseau divin

Ne roucoule jamais en vain.

Et elle riait, elle riait! Moi j'aimais fort ce badinage, je croquais les bonbons et gardait les devises.

Elle m'en passa une autre:

Le bouillon a de bien beaux yeux

J'aime les vôtres encor mieux!

Et elle me regardait avec un petit air qui semblait dire: est-ce bien vrai?

Tout-à-coup un nuage passa devant mes yeux, c'était le jeune homme blond, le chérubin du salon, qui venait de faire son apparition. Il allait de chaise en chaise, grimaçant ses sourires et murmurant ses fadeurs. A peine avais-je eu le temps de l'observer et déjà il était à côté de Joséphine.

—Monsieur Touchatout, dit-elle, connaissez-vous M. Wilfrid?

—Non, mademoiselle, je n'ai pas cet avantage.

—Eh bien! M. Touchatout, je vous présente M. Wilfrid Jolicœur, mon fiancé!

J'étais debout, je ne fis pas un mouvement, je devais être affreusement pâle.

—Mademoiselle, dis-je en balbutiant et sans faire attention à l'autre, mes meilleurs compliments....

Et brusquement je quittai la salle. Un domestique me tendit mon chapeau et mon pardessus... j'étais dans la rue et pouvait respirer.

Voilà pourquoi je suis furieux!

—Mais mon cher Touchatout, il n'y a là rien de bien extraordinaire; pareille histoire m'est arrivée la semaine dernière, j'ai pris la chose comme elle m'était offerte et au lieu d'en vouloir aux femmes....

—Mais je n'en veux pas aux femmes....

N'étiez-vous pas furieux contre elles?

—Oui... Non... Oh! ces petits diables roses!

—Et puis tout n'est pas perdu; cette Maud dont vous me parlez si souvent, que vous connaissez par cœur sans l'avoir jamais vue...

—Oui, mais où la trouver?

—Cherchez!

TOUCHATOUT.

DEUX VICTIMES.

Dans un réduit, à peine éclairé par un bout de chandelle, trois êtres humains grelottent. Onze heures sonnent dans le lointain; chaque coup retentit comme un glas funèbre assourdi par le vent et les rafales de neige. On est au 14 novembre, une longue journée de tortures va faire place à une nuit d'agonie. Dans un coin, à gauche, sur une botte de paille, un homme est étendu, il dort. Sa figure est rouge, ses traits gonflés; de temps en temps de sa bouche béante s'échappe une sorte de murmure rauque, est-ce une plainte, est-ce une imprécation? Cette homme paraît être de taille élevée, ses poings sont énormes, et ses bras musclés appellent la pioche ou le marteau. Et pourtant! ce n'est qu'une masse de chair inerte, abruti par l'ivrognerie!

Dans l'autre coin, sur un matelas, à peine couverte par quelques chiffons, râle une jeune fille de dix-huit à dix-neuf ans. Sa figure diaphane, d'une pâleur cadavérique, enfouie dans un flot de cheveux blonds et soyeux qui lui font comme une auréole, est celle d'une vierge et d'une martyre. Elle tient obstinément les yeux fermés, on la croirait endormie ou morte, si deux grosses larmes ne jaillissaient sous ses longs cils recourbés pour venir se perdre dans les trous profonds creusés par la maladie auprès de ses épaules. Parfois sa maigre poitrine se contracte se soulève, essayant de contenir, mais en vain, les sifflements du râle, qui monte à ses lèvres pâles. Alors doucement, tout doucement, comme si elle avait peur d'être battue, elle avance timidement vers sa bouche une main transparente et effilée, et la retire rouge de sang. L'infortunée n'a pas même un semblant de mouchoir.

Au milieu, debout, les bras croisés, telle que